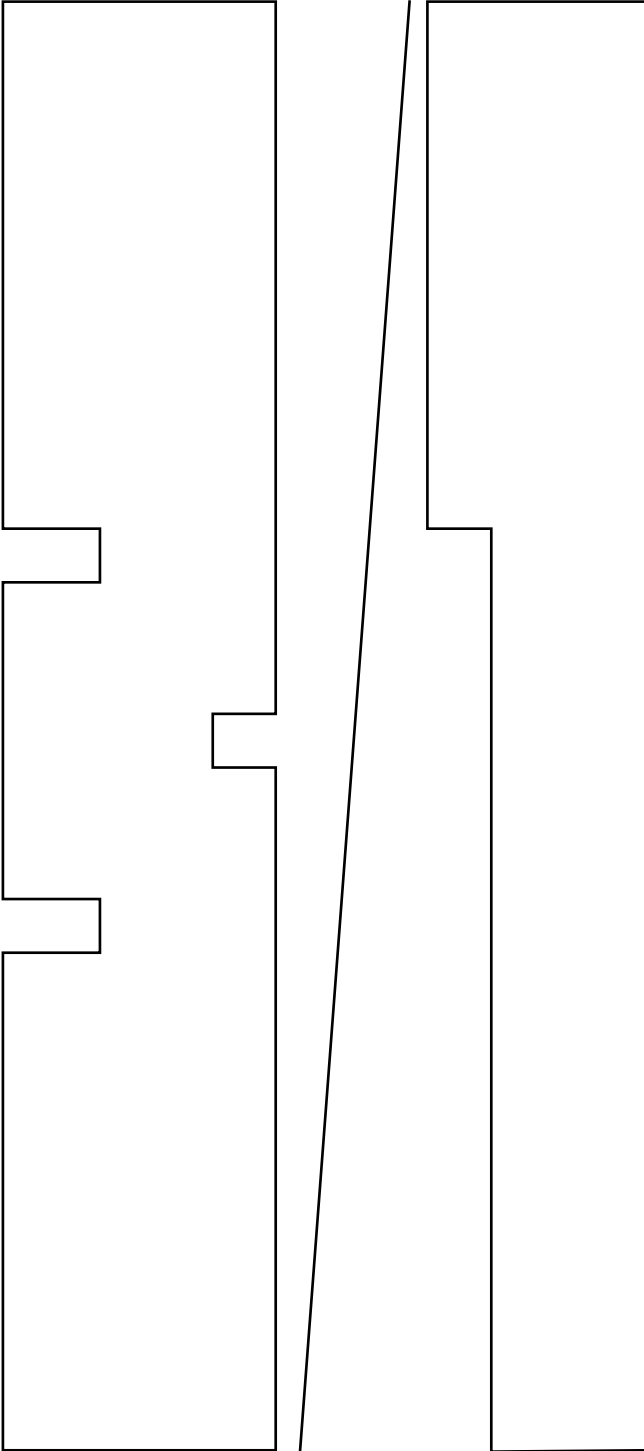


Cross Cultural Studies Review

A journal for comparative studies
of culture, literature, and the arts



Hétérotopies de la migration

Récits d'absence : des hétérochronies au féminin ?

De Gourcy Constance*
Aix Marseille Université

Abstract

While the concepts of heterochrony and heterotopia forged by Michel Foucault have an explanatory scope that goes far beyond their original one, their contributions to the field of mobility and migration are examined in this paper through narratives of absence. It will be a question of grasping the way in which these stories put into perspective the experience of absence, as a separate space and time, due to the uncertainty that weighs over a condition of becoming a migrant. In this article will see through three illustrative accounts of situations of absence that they open up broader questions about a missing presence and the reasons behind it.

Keywords: absence, separation, narratives, waiting, vanishing

Ulysse est revenu plein d'espace et de temps.
Ossip Mandelstam

Lorsqu'Ulysse revient à Ithaque, son île natale après des années d'absence, il est attendu par sa femme et son fils au terme d'un parcours semé d'épreuves, dont celle ultime liée à la reconnaissance de soi. Ce qu'il retrouve, c'est une place et un statut auprès des siens. Bien que les caractéristiques fondamentales de l'hétérotopie et de l'hétérochronie contribuent à faire du récit homérique un mythe fondateur et structurant de l'imaginaire de la mobilité, hors de l'espace et du temps (Foucault, 2001), les expériences du déplacement et de la mobilité sont désormais très différentes ainsi que les vécus de l'absence. Ce ne sont plus les voix des sirènes qui, comme dans le récit homérique, retiennent et fixent sur les routes, mais, pour nombre de migrants, des politiques migratoires restrictives, sélectives et des obstacles juridiques, économiques et politiques; car comme le souligne Catherine Wihtol de Wenden (2014), la première inégalité du monde tient simplement au fait d'être né dans un pays plutôt qu'un autre, et la possibilité de migrer fait toujours partie des

* constance.degourcy@univ-amu.fr

nouveaux droits à conquérir.

La plupart des exilés de notre époque ne revient pas, même si le retour est toujours imaginé, préparé, projeté et presque toujours reporté. Cette perspective du retour, qui agit comme une utopie mobilisatrice, se traduit par une production matérielle et culturelle qui marque le paysage des villages du départ: les «maisons de l'absence» en Algérie ou au Portugal, dont la construction témoigne des investissements successifs, en sont un vif exemple (Poinard, 1991; Mekki, 2012), tout comme la musique de l'absence qui sonorise l'expérience de l'exil (Pistrick, 2018). Ne pouvant produire le récit de leur départ après le retour, c'est le récit de l'absence, c'est-à-dire du non-retour ou plutôt du retour toujours différé – y compris sous une forme post-mortem – qui devient saillant dans l'expérience migratoire contemporaine, car il témoigne des attaches ainsi maintenues (Sayad, 2006).

Si le récit de l'Odyssée peut être considéré comme un récit fondateur et structurant de nos imaginaires migratoires et circulatoires, c'est précisément parce qu'il favorise l'expérience du décentrement et incite à prendre la mesure des écarts relatifs aux conditions migrantes au prisme des effets de genre (Freedman, 2016; Tyszler, 2021). Si ces écarts témoignent de la transformation des mobilités et migrations pour une part importante de la population mobile à l'échelle mondiale, les récits d'absence invitent aussi à considérer leurs traits communs: hier comme aujourd'hui, l'absence apparaît comme une conduite d'attache et de ce qui rattache par-delà les distances et les frontières. Mieux, ce lien qui résiste et perdure, malgré les risques possibles de mort et/ou de disparition, malgré l'interruption temporaire ou durable des échanges, révèle la pluralité des registres d'engagement dans l'action à distance. Être absent.e nécessite en effet de conserver des liens avec les membres du groupe d'appartenance, afin de ne pas devenir «étranger» au groupe ou être considéré comme «disparu». Cette position dans l'espace-temps de la mobilité est donc étroitement liée à un statut provisoire, labile, qui peut s'interrompre si les échanges se raréfient ou s'espacent au point de disparaître¹.

Pourtant, alors que l'absence marque de son empreinte la vie sociale, cet objet est passé d'une approche centrale et fondatrice des migrations² à une approche périphérique dans le champ de la famille transnationale. Le récit de la «double absence» que documentait Abdelmalek Sayad (1999)

1 Cet entretien des liens comme manifestation d'une continuité de présence apparaît en filigrane dès la fin du XVIII^e siècle dans la définition que donne le dictionnaire de Trévoux: «Celui qui est absent avec intention de ne plus y retourner est réputé étranger; mais il n'est pas pour cela réputé mort».

2 Dans la tradition de la sociologie américaine, le récit migratoire du paysan polonais présente une réflexion sur les liens d'absence dont on suit l'évolution à travers la correspondance envoyée entre membres de cette famille dispersée (Thomas, Znaniecki, 1998).

dans le champ migratoire Algérie-France, a laissé place au récit de la « double présence » et de la présence connectée. On peut situer ce changement dans les années 1970, en relation avec les études sur le transnationalisme qui proposent une interprétation de la présence (ici et là-bas) dissociée de la distance et de l'absence (ici ou là-bas). Selon cette approche, les communications à distance ne sont plus seulement présentées comme des ressources compensatoires pour pallier les effets de l'absence, mais comme ce qui y met fin. Ce changement de paradigme, qui associe désormais l'expérience de l'absence à un âge dépassé, occulte également une possible sociohistoire révélatrice de contextes de séparation.

Cet article a pour objectif d'exposer quelques jalons significatifs de cette sociohistoire: par-delà leur diversité, ils montrent que l'absence est apparue comme une conscience nouvelle du temps, une hétérochronie destinée à prendre en charge l'incertitude³ du revenir dans la vie sociale. Ces jalons témoignent ainsi plus largement de ce qui est institué dans le lien à distance. Toutefois, rares sont les situations d'absence qui se laissent directement observer; elles nécessitent d'être documentées par le biais de récits et autres configurations relationnelles qui se manifestent comme autant de témoins de ce lien qui cherche à se maintenir *in absentia*. Nous renseignant sur la façon de dire l'absence selon les époques et les lieux – sa matière relationnelle –, ces récits se présentent comme un poste d'observation particulièrement pertinent pour (re)tracer les contextes où elle s'actualise comme conduite d'attache et comprendre les conditions de production de telles situations.

Les récits et configurations narratives retenues dans le cadre de cet article ont été choisis, non pas tant en adoptant un critère chronologique qui pourrait conduire à un effet de naturalisation de ce choix d'exposition, qu'en tenant compte d'une « chrono-logique » (Dufoix, 2018) invitant à souligner les effets normatifs des contextes qui organisent l'entrée dans la mobilité et le fait de rester. Deux types de situation sont présentés ici, qui montrent comment les moments de séparation où la présence bascule en absence – celle-ci devenant l'horizon de la présence – apparaissent comme un marqueur temporel significatif, dont les protagonistes en présence cherchent à conserver la trace par le biais de récits et/ou autre production matérielle. Ce faisant, un même fil conducteur parcourt ces jalons significatifs (points 1 et 2), celui qui consiste à souligner les liens étroits entre absence et disparition. Le troisième et dernier temps de

3 Parmi les sources d'incertitude, mentionnons les cas toujours possibles de dépassement de la durée d'absence, la réorientation subie ou consentie du projet migratoire, l'espacement dans le rythme des échanges. S'ajoutent désormais, pour les migrants sans statut légal, l'incertitude créée par l'érection de murs et de frontières sur les territoires traversés et leurs militarisations, ainsi que les cas de sédentarité forcée, si bien que jamais les situations d'absence n'ont été si diversifiées et généralisées.

l'article sera consacré à leur mise en discussion, en faisant des récits qui constituent la matière sensible de cette enquête au long cours des révélateurs de points de vue sexués inégalement distribués dans l'espace de la mobilité. En somme, cet article cherche à montrer que l'absence peut se concevoir comme un espace et un temps à part – une hétérotopie et une hétérochronie – au sein desquelles se développent des conduites d'attache qui, par-delà les différents contextes de séparation produisent plus largement un questionnement sur la présence manquante.

Jalon I : Inventer l'absence

C'est par une sorte de dédoublement que les premières formes scripturales donnent à voir l'absence, ou plutôt le manque qu'elle crée. Une des plus anciennes occurrences connues de la séparation ayant pu subsister jusqu'à notre époque peut être située dans l'antiquité grecque, grâce au récit attribué à Plin le jeune. Son récit relate le cas d'un personnage féminin, fille du potier Dibutades, qui trace les contours du visage de l'être aimé avant son départ pour la guerre. Rien n'est indiqué concernant l'éventuel retour de celui-ci, mais cette représentation qui matérialise l'attachement à l'être proche produit la relation d'absence et la fait exister comme une relation de manque. L'événement est repris dans l'histoire de l'art qui voit dans le tracé du visage un mythe fondateur de la représentation (Frontisi-Ducroux, 2007).

«L'hétérotopie se met à fonctionner à plein lorsque les hommes [et, pourrait-on ajouter, les femmes] se trouvent dans une sorte de rupture absolue avec leur temps traditionnel» (Foucault, 2001). Sans doute, doit-on cette représentation au caractère incertain du retour et à la rupture du cours ordonné du quotidien induit par la séparation. C'est pourquoi, ce qui est perçu comme l'acte inaugural de l'histoire de l'art peut apparaître comme un des premiers gestes féminins qui fait de l'absence un temps autonome, une hétérochronie de résistance – se souvenir – face à l'imminence du départ et au risque qui pèse sur cette absence. Ce geste créateur, qui retient le temps comme pour lui insuffler plus d'intensité, autonomise le temps de l'absence de celui de la mort. En maintenant actif et prégnant le souvenir de l'être proche parti pour la guerre dans l'attente d'un retour jamais certain, cette archive de la présence⁴, qui témoigne d'un art de la résistance, risque toutefois en suspendant ainsi le temps de maintenir l'absent dans un perpétuel présent.

On ne sait ce qu'il advint de l'être aimé mais, si l'on remonte plus loin

4 Dans une certaine mesure l'équivalent contemporain de cette archive est la photographie prise avant un départ.

dans le temps, on retrouve cette figure mythologique qui fait d'Ulysse un revenant. Son retour au terme d'un parcours semé d'épreuves prend sens grâce au personnage de Pénélope qui vit l'absence. Refusant de se considérer comme veuve et de se soumettre à ce statut, ce personnage féminin érigé en modèle, produit et qualifie l'attente du retour d'Ulysse non pas comme un temps précédant l'annonce probable du décès, comme le pensait l'entourage, mais en un temps d'absence dont la borne temporelle est le retour. Dans le récit homérique, il apparaît ainsi que le linceul qu'elle tisse le jour – et défait la nuit – « ne représente pas seulement l'ultime hommage dû aux parents de l'époux disparu, avant qu'elle ne s'en aille chez d'autres; il symbolise aussi l'immobilité funèbre du temps, réduit à l'alternance morne de jours et de nuits identiques » (Pralon, 1987). Ce faisant, est opposé au temps social du deuil, un temps nouveau, l'attente, qui advient par la *mêtis*, c'est-à-dire l'art de la ruse.

Ce que l'on peut inférer de ces récits qui ont perduré jusqu'à nos jours sous la forme de mythes, c'est qu'ils invitent à souligner la dimension de résistance qui fonde la relation d'absence dans ces premières occurrences. Résistance contre l'oubli et l'interruption des échanges, ils montrent que face aux ruptures du quotidien est opposée la relation d'absence qui maintient le lien. Celle-ci l'affirme en raison de l'incertitude qui pèse sur le devenir et aussi longtemps que dure l'incertitude. L'absence n'est pas seulement une hétérotopie qui cherche à combler un écart de positions par la mise en relation, elle est une hétérochronie tissée d'incertitude quant au revenir et qui suscite, pour compenser le manque de l'être cher, des gestes créateurs. Ces récits témoignent en effet d'une conversion de l'histoire racontée en paradigme d'action (Ricoeur, 1955). Désormais, les femmes n'occupent plus seulement la position du rester: en 2020, on compte 48,1 % de femmes parmi la population de migrants internationaux⁵. Actrices de leur migration, elles vivent autrement l'absence et façonnent les conduites d'attache aux proches. Cette production discursive de l'absence vécue, passe par des productions telles que les écrits, correspondances lettrées, dessins, récits. À l'ère du numérique, la relation est maintenue par des échanges permanents, offrant ainsi des possibilités visuelles nouvelles de mises en relation qui ne sont pas dénuées d'ambivalence en raison de la régulation des interactions à distance qu'elles rendent possibles. Cette facilité d'accès – cette ubiquité – peut même faire regretter le temps où les communications passaient essentiellement par la correspondance (Le Courant, 2014).

Ainsi, si le retour met fin à l'absence – tout en pouvant créer d'autres formes d'absence – celle-ci doit désormais de plus en plus composer avec la disparition, laquelle interpelle sur la façon de maintenir les liens en raison

5 Source des données : ONU DAES.

de l'incertitude aggravée qui entoure le sort des disparus. Pourtant, c'est sans doute dans les cas de disparitions que les conduites d'attache témoignent sur le temps long de la force du lien, malgré le silence, l'oubli, le déni.

Jalons 2 : les disparus : des absents silencieux

La disparition véhicule une charge problématique, inqualifiable parce qu'insaisissable en tant que telle : est-elle le fait d'un éloignement géographique, d'un acte d'enfermement, d'un crime, d'une désertion face aux prescriptions normatives de l'assignation ? Elle n'autorise pas la certitude et n'est pas encadrée par les rituels présents dans la mort. Elle est sans deuil possible, prise dans un régime d'attentes indéfinies. Tant que la preuve matérielle que constituent les corps morts n'est pas produite, les proches des disparus ne peuvent entamer le processus de deuil. En effet, si le corps d'une personne décédée permet d'organiser les funérailles, de produire un certificat de décès et de procéder aux démarches bureaucratiques afin de situer la personne décédée dans le monde des morts, et sa famille dans l'état endeuillé, l'incertitude concernant les proches absents est source d'attentes multiples. Autrement dit, si les morts ont un passé, les disparus restent « suspendus » dans le présent portés par l'attente et l'espoir des proches de les retrouver⁶.

Objet relationnel dont la matière est tissée de doutes, de silences, la disparition doit son existence aux liens entre la personne disparue et un entourage qui constate la présence manquante et tente d'agir dessus par divers moyens (signalements, déclarations, mobilisations, etc.). Sa relativité tient au fait que sans un entourage de proches pour la rendre visible, sa charge problématique ne ferait pas événement. En l'absence d'un entourage pour la constater, nombre de personnes ne sont pas considérées comme disparues même si elles le sont de fait. La présence manquante apparaît ainsi étroitement liée aux conditions historiques, géographiques et sociales qui la produisent en contexte et l'actualisent sous des formes différentes.

Comme le statut qu'elle recouvre, cette modalité de non-présence est caractérisée par le flou. L'Organisation Internationale des Migrations (OIM)

6 Alors que les sociétés contemporaines sont marquées par la fluidité des appartenances et la circulation des personnes, des biens, des idées, elles produisent paradoxalement des cas très nombreux de morts et de disparitions. Selon les données de l'Association de recherche des personnes disparues, on estime pour un pays comme la France qu'il existe 10 000 cas de disparitions non élucidées classées inquiétantes chaque année. <https://www.arpd.fr/643+10-000-disparitions-inquietantes-par-an-en-france.html>

considère ainsi les migrant.e.s disparu.e.s comme des personnes décédées aux frontières extérieures des États⁷, tandis que le Comité International de la Croix Rouge (ICRC) met l'accent sur l'incertitude qui entoure le fait de disparaître. Ce flou doit beaucoup aux violences que rencontrent les migrant.e.s dépourvu.e.s de l'accès légal à l'espace ouvert de la mobilité. S'inscrivant dans le sillage des travaux qui visibilisent les mobilités au féminin, la géographe Camille Schmoll (2020) montre qu'il y a une spécificité des traversées selon les sexes, qui tient notamment à leur dimension mortifère – les femmes étant celles qui meurent davantage que les hommes dès les premières étapes du parcours, dans le désert et les prisons libyennes. Les récits qu'elle a recueillis sont d'abord ceux des survivantes que la chercheuse a rencontrées, côtoyées et suivies pendant près d'une décennie dans les lieux frontières aux marges de l'Europe, à Malte et en Italie. La matière de ces récits est donc inextricablement liée à celle, rendue silencieuse, des migrantes disparues lors de ces traversées et dont l'indicible peut s'actualiser en creux dans les dires des survivantes.

Comment faire le récit de ces disparitions ? Que nous révèlent-ils s'agissant de cette situation si particulière d'absence ? Si la figure du disparu cesse de l'être, dès lors qu'elle sort du régime d'indétermination dans laquelle elle est placée, c'est à travers celle du confident qu'on peut tenter de l'appréhender. Loin d'être des personnes « sans aveu », comme pouvait l'être la figure du vagabond (Foucault, 1975), les exilé.e.s usent de conduites d'attache pour maintenir le lien avec les réseaux du proche, à travers l'établissement stratégique de « pactes » entre compagnons de route, dont les migrations sont « illégalisées », afin de prévenir les parents et les proches s'ils n'arrivent pas à destination (Babels, 2017 : 93). Alors que l'enjeu est d'échapper à l'invisibilité sociale qui entoure le fait de disparaître, la figure du confident émerge ainsi parmi les compagnons de route comme un garant de la personne en mobilité, celle qui recueille les derniers mots, les noms de proches à prévenir en cas de non-arrivée à destination. Dans certains cas, avant de prendre la mer, sont confiés plus formellement un numéro de téléphone de l'entourage, le nom du passeur. Ces confidents jouent un rôle essentiel dans la politique de l'inanimé, au sein de laquelle s'entrelacent une logique sécuritaire, une logique papiériste et une logique de traceurs dans la recherche des personnes disparues et l'identification des corps morts (Diallo, 2018). Contre le risque de mort et/ou de disparition par migration, sont ainsi opposées des micros stratégies de résistance qui permettent de retrouver une identité, mais aussi

7 « Missing Migrants Project counts Migrants who have died at the external borders of states, or in the process of migrating to an international destination, regardless of their legal status » <https://missingmigrants.iom.int/methodology>

de passer potentiellement du statut de disparu.e à celui d'absent.e – qui autorise l'attente –, ou à celui de mort.e par migration, ce qui met fin à l'attente et organise l'entrée dans le processus du deuil.

Avec l'intensification ces dernières années des départs par voie maritime pour les personnes illégalisées par les politiques migratoires, l'incertitude liée au fait de ne pas savoir où sont les proches entraîne des épreuves spécifiques pour les familles. En Tunisie, au Maroc et en Algérie, les mères et épouses des disparus s'organisent autour d'une « topique de la dénonciation » (Boltanski, 1993), dont l'État se révèle être une figure centrale, dans un contexte où l'internationalisation des situations de disparition contribue à minimiser les responsabilités étatiques. En Tunisie, depuis 2011, les mères se mobilisent pour savoir ce que sont devenus leurs proches disparus. Cet engagement dans l'action témoigne de la volonté de mettre fin au régime d'incertitude qui entoure l'absence. Les photographies des êtres manquants et les slogans des pancartes brandies dans les défilés soulignent l'importance de maintenir vivant le souvenir de celui ou celle qui n'est plus là, afin d'interpeller sur la présence manquante tout en faisant récit de ce manque. Les *sit-in*, les manifestations, la création d'espaces numériques dédiés résonnent comme autant d'engagements dans l'action pour conférer une présence politique aux disparus et leur donner ainsi accès à une forme de visibilité. La disparition crée alors un espace collectif de représentation, et donc de conflit potentiel autour de ces représentations, une hétérotopie qui trouve dans l'absence un emplacement possible⁸.

Mettre en récit l'absence

Si le fil conducteur des cas ici présentés a permis de montrer les liens étroits entre absence et disparition – la seconde étant une modalité de la première –, il s'agit à présent d'élargir le propos, en revenant sur les caractéristiques fondatrices de ces récits à partir desquels se base cette sociohistoire de l'absence. Ce qu'ils révèlent en premier lieu, c'est la position asymétrique qui se manifeste entre les personnes entrées dans l'espace de la mobilité et celles qui restent. Cet écart de positions⁹, qui expose à des contextes socialisateurs et des mondes différents, se double bien souvent d'une dépendance qui n'est pas seulement affective, mais peut être économique comme le soulignent nombre de témoignages. Dans

8 Sur le cas des mères mobilisées à Tunis depuis 2011 (Stimmatini, De Gourcy, 2022).

9 L'écart de position est à entendre au sens géographique et social, en raison des contextes différents dans lesquels évoluent les membres séparés.

de tels cas, ces récits invitent à se saisir d'un quotidien sur lequel pèse le risque de non-retour: celui-ci incluant à la fois une dimension physique et une dimension morale qui se traduit par le fait de revenir «réajusté» au groupe, familial et relationnel. Ils permettent également d'apprécier ce qui se joue dans ce temps de la séparation, quand celle-ci, motivée par la raison économique, ne s'y limite pas ou plus, et s'en affranchit progressivement (Blanchard, 2018; Chachoua, 2018). Le cas des travailleurs émigrés qui circulaient dans le champ migratoire Algérie-France jusque dans les années 1970 peut illustrer ces propos. Les lettres et enregistrements de voix sur magnétophones, les échanges entre proches que le sociologue Abdelmalek Sayad (1985) a pu documenter, soulignent cette asymétrie qui s'exerce à l'égard des familles restées sur place, dépendantes de l'aide financière de leurs proches émigrés. Cette asymétrie témoigne également de la position fondamentalement ambiguë de l'absent au regard de son groupe d'appartenance. Les récits recueillis lors de retours au pays contraints pour des raisons médicales révèlent l'ambivalence de l'absence, à travers le dilemme suivant mis en évidence par Véronique Petit: «comment concilier le devoir moral de soigner le migrant qui contribue aux ressources de la famille tout en tentant de limiter la durée de la cure afin de pousser le migrant à reprendre au plus vite le chemin de la migration?» (Petit, 2018). L'asymétrie dans l'absence apparaît donc comme un puissant révélateur de ces points de vue qui, tout en étant socialement situés et incarnés, sont dépendants et autonomes tout à la fois.

Tenant compte de ce qui précède, il convient toutefois de se demander si l'asymétrie est révélatrice d'un biais de genre dans les récits d'absence, en raison des positions différenciées assignées aux corps dans l'espace ouvert par la mobilité et celui du rester. Bien que les hommes aient majoritairement eu accès à la mobilité géographique à différentes époques, on ne peut en déduire que l'absence serait une expérience unilatéralement vécue par les femmes, spontanément ressentie, voire partagée par elles. Indépendamment de ses variations d'intensité, l'absence est une relation réciproque. Si elle se laisse davantage saisir à partir de récits féminins, c'est en raison des situations sociales qui ont longtemps cantonné les membres féminins d'une société donnée à «rester» sur place et/ou ont invisibilisé leurs mobilités (Morokvasic, 2011). Les exemples sont nombreux qui présentent les femmes comme étant «celles qui restent» (Cortès, 2016), celles dont l'immobilité, relative ou provisoire, est souvent nécessaire à la mobilité masculine.

Ce n'est donc pas tant en raison de leur appartenance au sexe féminin qu'il importe d'être attentif à leur vécu de l'absence, car il y aurait là un risque d'essentialisation, mais bien parce que l'ordre genré des mobilités a longtemps placé les femmes dans une configuration d'attente, une hétérochronie, par rapport aux mobilités et migrations majoritairement

masculines qui se sont déployées dans de nombreux domaines¹⁰. Reposant sur une partition entre sphères privée et publique, cet ordre genré est ainsi mis en évidence autour des figures féminines – la mère, l'amante, la sœur – davantage cantonnées à la sphère privée que leurs homologues masculins. Les récits exemplaires de Pénélope et de la fille de Dibutades sont à situer dans cette perspective.

Pourtant, l'immobilité forcée, contrainte mais aussi choisie dans laquelle a longtemps été placée la plupart des femmes, ne définit pas un temps passif – sauf à adopter une lecture réductrice de ce rester – mais se prête à penser l'absence en même temps qu'à la produire, c'est-à-dire à « dépenser » ce temps de l'attente en lui donnant des formes signifiantes, une matérialité symbolique, indice d'une relation à l'autre qui peut être une marque d'attachement. Ce sont ces récits ou ces configurations narratives – dont il convient de regarder comment et sous quelles conditions ils sont sortis du circuit du proche –, qui s'offrent ainsi comme données d'observation pour comprendre les conduites d'attache en situation d'éloignement et saisir les changements dans la façon de se rapporter au monde. Si ces points de vue ont perduré jusqu'à nos jours sous la forme de récits, ce n'est pas parce que les femmes avaient accès à une parole publique – loin s'en faut¹¹ – mais parce que les situations relatées ont été vues comme l'incarnation d'une sensibilité inscrite dans une structure affective, maternelle, conjugale, voire amicale à l'égard du sexe masculin, contribuant ainsi à renforcer les stéréotypes de genre. On peut aussi émettre une hypothèse complémentaire qui voit dans ces conduites d'attache des gestes de résistance aux frontières du politique, offrant ainsi un point de vue sensible et latéral sur les contextes qui produisent la séparation. À travers les différents cas présentés ici, l'absence apparaît bien comme le révélateur, à partir des récits qui lui donnent sens, d'un questionnement plus ample sur la présence manquante et ses causes.

10 Mentionnons ainsi les circulations marchandes, maritimes, militaires, religieuses, auxquels sont associées des formes longues de séparation et d'incertitude quant au revenir.

11 Soulignons à ce propos l'importance des porte-paroles qui accompagnent en Tunisie, au Maroc et ailleurs le mouvement des femmes engagées dans une quête de savoir ce que sont devenus les proches disparus.

Conclusion

Dans quelle mesure, le mythe fondateur de l'Odyssée d'Ulysse en Méditerranée permet-il d'interroger les récits contemporains des mobilités ? Quelle continuité fonctionnelle y a-t-il entre cette expérience fondatrice et les exils contemporains connectés, visualisés, partagés en direct par les proches ? Si le récit homérique fait d'Ulysse un absent – dès lors qu'il l'est au regard de Pénélope – c'est après avoir été considéré comme un disparu. Cette modalité de non-présence se présente donc comme l'amorce possible d'une sociohistoire de l'absence. Désormais, les formes de l'absence se sont diversifiées, étendues et complexifiées et la profondeur de l'incertitude fait ressortir des expériences différentes du passage, de la traversée et de l'attente dans les récits des mobilités contemporaines.

Les récits d'absence ici considérés émanent de contextes sociaux, historiques et politiques différents et se présentent sous la forme d'hétérochronies. Leur transmission sous une forme exemplaire – dans les cas de la fille de Dibutades et de Pénélope – doit sans doute beaucoup aux écarts que l'on peut qualifier de « créatifs » et, en cela, contraires aux normes genrées. Par-delà leur diversité, ils témoignent tous de l'importance donnée au maintien du lien malgré l'incertitude du revenir et s'affirment ainsi comme des jalons structurants de cette sociohistoire en devenir. Offrant un prisme renouvelé pour repenser la place de l'absence dans les mobilités, ces récits soulignent également combien la société n'est pas qu'une masse d'individus, mais est constituée d'êtres en relation qui maintiennent ces liens contre l'usure du temps¹². Un vaste champ de recherche se dessine ainsi, invitant à souligner les façons différenciées de vivre et de produire la relation d'absence avec les entourages de proches. Que ce soit avec la figure de l'« errant », celle du « nomade », celle du « diasporique » (Tarrius, 2000) ou celle de l'« exilé.e » (Nouss, 2015), les façons d'expérimenter l'absence diffèrent selon les contextes de séparation et les obstacles qui se dressent sur les routes, mais ont en commun une même attention portée aux liens à distance.

Toutefois, les récits qui en rendent compte ne font pas seulement mention des conduites d'attache exemplaires qui s'observent en situation d'éloignement, ils invitent également à (re)considérer les différentes formes de résistance qui font de l'absence une hétérochronie parallèle aux autres temps de la vie sociale : résistance aux multiples formes de

¹² Les *desaparecidos* argentins ou chiliens séquestrés par les juntes militaires, qui prélevaient arbitrairement les individus considérés comme dérangeants et n'en donnaient plus de nouvelles aux familles, constituent des cas paradigmatiques de ces absences non élucidées donnant lieu à des demandes mémorielles qui se transmettent sur plusieurs générations.

silence, à l'oubli, au déni, afin d'entretenir l'espoir de voir revenir l'absent.e, ou à défaut, de connaître les circonstances de sa disparition. L'expérience de l'absence telle qu'elle est mise en récit apparaît bien plus qu'un état transitoire, elle décrit une condition qui, d'hier à aujourd'hui, interroge sur la fabrique des causes et des contraintes liées à la présence manquante¹³.

Bibliographie

- Babels. *La mort aux frontières de l'Europe. Retrouver, identifier, commémorer*. Neuvy-en-Champagne: Le passager clandestin, 2017.
- Blanchard, Emmanuel. «Des Kabyles “perdus” en région parisienne». In *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 144, 2018.
- Boltanski, Luc. *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*. Paris: Métailié, 1993.
- Chachoua, Kamel. «Un délire bien-fondé». In *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 144, 2018, pp. 45-60.
- Cortès, Geneviève. «Femmes et migrations : celles qui restent». In *EchoGéo* [En ligne], 37 | 2016. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/14742>
- Diallo, Alimou. «Politique de l'inanimé : un dispositif informel d'identification des “corps sans vie et sans papiers” au Maroc». In *Politique africaine*, vol. 152, no. 4, 2018, pp. 141-163.
- Dufoix, Stéphane. «Premiers éléments pour une sociologie historique des Global Studies». In Dufoix, Stéphane and Caillé, Alain and Chanial, Philippe and Vandenberghe, Frédéric Eds. *Des sciences sociales à la science sociale. Fondements anti-utilitaristes*. Lormont : Le Bord de l'Eau, 2018, pp. 249-263.
- Foucault, Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris: Gallimard, 1975.
- Foucault, Michel. «Des espaces autres». In *Dits et Écrits II*, nouvelle édition. Paris: Gallimard, 2001, pp. 1571-1581.
- Freedman, Jane. “Engendering Security at the Borders of Europe: Women Migrants and the Mediterranean “Crisis””. In *Journal of Refugee Studies*, vol. 29, n° 4, 2016, pp. 568-582.
- Frontisi-Ducroux, Françoise. «“La fille de Dibutade”, ou l'inventrice inventée». In *Cahiers du Genre*, vol. 43, no 2, 2007, pp. 133-151.
- Le Courant, Stefan. «“Être le dernier jeune”». In *Terrain*, 63, 2014, pp. 38-53.
- Mandelstam, Ossip. *Simple promesse (1908-1937)*. Genève: La Dogana, 2012.
- Mekki, Ali. «Les maisons des migrants kabyles au cours des “trois âges de l’émigration”». In *Hommes & migrations*, n°1298, 2012, pp.42-53.
- Morokvasic, Mirjana. «L’(in)visibilité continue». In *Cahiers du Genre*, vol. 2, n° 51,

13 Je tiens à remercier les membres du comité de rédaction en charge de l'évaluation de l'article pour leurs remarques particulièrement stimulantes ainsi qu'Anne Françoise Volponi (PASSIM-Mesopolhis) pour ses conseils avisés lors des premières versions de l'article.

- 2011, pp. 25-47.
- Nouss, Alexis. *La condition de l'exilé. Penser les migrations contemporaines*. Paris: Maison des Sciences de l'Homme, 2015.
- Petit, Véronique. «Retours contraints de migrants internationaux au Sénégal : dilemmes familiaux face à la maladie mentale». In *Revue européenne des migrations internationales*, 2018, vol. 34, n°2-3, pp. 131-158.
- Pistrick, Eckehard. «La sonorité du vide. Comment les migrants se font entendre à travers le son et le silence ?». In *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 2018, n°144, pp. 61-78.
- Poinard, Michel. *Les Portugais dans l'émigration. une géographie de l'absence*. Thèse de Doctorat d'Etat en sociologie, Toulouse, 24 mai 1991.
- Pralon, Didier. «Épouser la reine (Pénélope)» (Colloque de Marseille, 1985), *Femmes et patrimoine*, G. Ravis-Giordani éd. Paris, 1987, pp. 239-250.
- Ricoeur, Paul. *Histoire et vérité*. Paris: Seuil, 1955.
- Schmoll, Camille. *Les damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée*. Paris: La découverte, 2020.
- Sayad, Abdelmalek. «Du message oral au message sur cassette, la communication avec l'absent». In *Actes de la recherche en sciences sociales*, 59, 1985, pp. 61-72.
- Sayad, Abdelmalek. *La double absence. Des illusions aux souffrances de l'immigré*. Préface de Pierre Bourdieu. Paris: Seuil, 1999.
- Sayad, Abdelmalek. *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*. Nouvelle éd. Paris: éditions Raisons d'agir, 2006.
- Stimmatini, Sofia et De Gourcy Constance. «Que s'est-il passé ? Disparitions par migration en Méditerranée et engagements par épreuve des mères en Tunisie». In *Migrations Altérités*, Presses Universitaires de Provence, col. Sociétés contemporaines, 2022.
- Tarrius, Alain. *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*. Paris: Editions de l'Aube, 2000.
- Thomas, W. Isaac. Znaniecki, Florian. *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*. Préface de Pierre Tripier, "Une sociologie pragmatique". Paris: Nathan, Essais et Recherches, 1998.
- Tyszler, Elsa. «"Nous sommes des battantes". Expériences de femmes d'Afrique centrale et de l'Ouest à la frontière maroco-espagnole». In *Genre, sexualité & société*, 2021, n°25.
- Wihtol de Wenden, Catherine. *Faut-il ouvrir les frontières ?* Paris: Presses de Sciences Po, 2014.